

« Enfant je montais au grenier tailler des bouts de bois et fumer en cachette. Un plumier pour mon grand frère. Un autre jour je ramassais de la terre dans la Beauce à la récolte des betteraves à sucre et j'étais heureux d'avoir de quoi faire des petits moutons pour la crèche. Mais tous les enfants font ça non ? »

Jean-Baptiste Sibertin-Blanc

Un alphabet du vide et de la lumière

Sciant du plâtre d'un mouvement ample, ouvrant le cube d'une forme en éclaboussant le sol d'une poudre givrée, j'ai rencontré Jean-Baptiste Sibertin-Blanc une égoïne rouge entre les mains. Prise dans le moule en plâtre réfractaire, la lettre (A) résistait de toute sa verticalité à s'extraire de la blancheur déshydratée avec laquelle elle faisait corps. Je savais qu'écrire était un combat entre l'encre et le bouffant du papier. Le silence et les pensées. Le lisible et l'illisible. Ici, je revivais en direct cette lutte entre les mains et la forme. Avant l'apparition d'un signe qui serait une lettre. Portrait et entretien.

À travers son doute maîtrisé une forme après l'autre et sa sensibilité à la poésie écrite ou plastique, refusant de subir l'égocentrisme nécessaire à l'artiste pour déployer une œuvre personnelle, Jean-Baptiste Sibertin-Blanc a inventé depuis 1982 et ses années à l'École Nationale Supérieure de Création Industrielle, une autre façon de parler et d'exister. De faire silence ou de dilater notre rapport à l'espace et au temps à travers des formes.

Petit fils d'un grand-père artiste, il se sent interpellé par l'idée de l'objet comme signe (de culture), comme embarqué par une vocation qui mobilisera son énergie, unifiant les mouvements de son imaginaire et de sa sensibilité. De ses mains et de sa pensée. Cherchant un point d'équilibre entre son empathie et son détachement.

Entre contrainte et lâcher-prise, intuition et vision, spontanéité et clairvoyance, notre regard devant ses œuvres s'incurve, se ralentit, fléchit du dehors vers le dedans. De l'élégance au précieux singulier, du rare au multiple, une poétisation de l'objet est à l'œuvre dans un usage suspendu du quotidien : une possibilité de le détourner de sa fonction pour nourrir une contemplation de la matière, à travers la matière.

Plus un objet est travaillé dans son épure, plus ses contours invitent la lumière à faire chanter sa vacuité. Tout est méditation nous apprend le maître Zen : manger, marcher, regarder la fleur, couper du bois, faire la vaisselle. Comme si Jean-Baptiste transmettait par l'imprégnation vibratoire et rythmée de son trait cette intention d'utopie et d'énergie à ses objets.

Plaçant le geste de dessiner comme outil et acte vital au centre de sa quête, il nourrit le mouvement de ses créations d'une confrontation avec le vide, une danse comme un affrontement. Une liberté fondamentale retrouvée dans le mouvement.

Traversé par les thèmes de la vie, du miroir à la loupe, d'Eros à Thanatos, de l'urne funéraire jusqu'au Sex toys, méditant à l'infini des espaces de jeux, de rencontre et de lumière, il prend le risque de creuser autour d'une autre ardeur (face) du design.

Le centre de sa réflexion frôlant l'intuition d'une « éclipse de l'objet » nous interpelle aujourd'hui au point culminant de l'invention d'un alphabet de verre.

Quelle langue, quel questionnement vont surgir de ces lettres écrivant avec la couleur, la lumière et la diffraction ? Quelles phrases notre modernité a-t-elle dévastées, ruinées ou vénérées jusqu'à la transparence ?

En face de quels mots de verre serons-nous capable de vivre au coeur de notre maison, réelle ou intérieure ?

Vous avez dessiné une urne funéraire en verre coloré, transparente. Quelle était votre intention dans cet objet qui est certainement la première urne transparente ?

Si on veut garder les cendres, c'est pour les voir. Rester avec celui qui part. Les japonais gardent toujours quelques bouts d'os de celui qui a été incinéré. Comme les derniers signes. Il fallait donner une présence à cette matière encadrée dans cet oculus de marbre blanc sacralisant son contenu. Une urne comme une porte rendant possible le détachement. Puis on disperse les cendres là où ailleurs. Reste l'urne dépossédée, vacante comme sacralisant le vide. C'est l'un des premiers vides que j'ai dessiné. Quelqu'un qui s'absente de notre vie laisse un vide. Mais beau. Ce serait comme dessiner un parfum, une musique. Quatre plaques de verre flottent dans l'espace et lorsque la lumière traverse cette architecture, c'est comme lorsque tu marches et goutes la lumière des vitraux dans une cathédrale.

Il semble qu'après l'exposition RECTO VERSO, une réflexion nouvelle s'ouvre dans votre champ d'investigation de la forme ?

RECTO VERSO est une exposition et un catalogue réalisés pour mes cinquante ans. Je ne voulais pas faire une rétrospective qui mette en majesté une succession d'objets mais explorer une manière de parler de l'envers des choses. Le dessous, le caché, l'intérieur, l'extérieur. En plaçant face à face des opposés, chaud et froid, riche et pauvre, miroir et transparence, mystère et éloquence, je provoque un autre regard.

Est-ce après cette rétrospective qu'apparaît l'idée de l'éclipse de l'objet et même le désir de la lettre de verre ?

Dix ans plus tard, je termine une monographie publiée aux éditions Bernard Chauveau et je me sens libéré d'une trajectoire de plusieurs années de création. Tout ça n'existe plus, c'est passé, c'est comme un détachement. Ce n'est plus vraiment moi. Ni à moi. Ce grand vide donne de nouvelles forces. Et je sais qu'il va se passer quelque chose. Autre chose.

Début 2018, je commence à réfléchir à un projet pour une résidence d'artiste autour du matériau verre. Je me mets à ma table en réfléchissant, sans dessiner, ni des objets, ni

une belle sculpture. J'écris, je note, ce que je souhaite, ce que je ne veux pas... Pendant trois mois, je cherche jusqu'au jour où je dessine des lettres. Parce que j'ai toujours aimé l'écriture. Mais aussi parce que j'ai toujours été complexé par l'écriture. Avec cette envie de devenir sculpteur, toujours prête à surgir derrière le dessin de mes projets, mais par où commencer les choses ?

Est-ce une renaissance, un virage dans vos recherches cette création d'un alphabet ?

La notion de précipité chimique ne peut pas mieux illustrer ce qui se passe à ce moment-là où l'impasse de l'objet me saute aux yeux. Avec l'envie de créer des formes qui tiennent dans l'espace. Alors j'essaie de rassembler toutes les raisons importantes pour lesquelles je fais ce métier. L'amour des matériaux. L'architecture. Les mots. La lumière. Et puis le verre qui, depuis vingt-cinq ans, remplit ma vie. Tout à coup je me mets à dessiner, des lettres apparaissent au gré de tous les mots des verriers que j'ai listé patiemment. En inventant ces lettres, j'ai l'intuition d'ouvrir la porte d'un dialogue à venir.

C'est comme si enfin vous pouviez créer des mots qui vont se montrer, en réponse à ce sentiment d'incommunicabilité, comme pour déjouer le fameux « je ne vois pas ce que tu veux dire ».

Exactement. Je crée et j'offre l'outil aux autres pour le faire ou on le fera à deux. On verra les mots.

Le mot devient alors un objet d'art qui joue avec l'architecture, la lumière et la poésie. Mais aussi un lien avec le spectateur qui peut créer un mot comme une sorte d'œuvre « intermittente » ?

Plutôt, une œuvre co-construite. Mon travail a parfois été défini comme une éloquence de l'objet. Comme si je créais des objets qui parlent. J'ai parfois eu le sentiment d'avoir du mal à m'exprimer, à me faire entendre. C'est peut-être un des moteurs de cette recherche intime qui me rattache à mes formes. J'invente un alphabet de verre pour donner la parole à la matière.

On dit souvent de vos objets qu'ils sont poétiques, comment réagissez-vous par rapport à ce mot qu'on banalise trop et qu'on utilise quand on ne sait pas quoi dire ?

En dessinant des objets je cherche le geste poétique. Par exemple en créant une cruche qui s'appelle « le monde bouge », je m'en fiche en soi de dessiner une cruche, il y en a déjà plein, elles fonctionnent très bien et elles sont très belles. Par contre, ma quête, à travers cette cruche, oui, c'est de faire un poème. Mais un poème avec mon savoir-faire.

Vos objets sont des métaphores ? Vous utilisez les dessins et la création d'objets comme des métaphores de votre pensée ?

Oui. Parce que dessiner un miroir : il n'y a rien à dessiner. Une flaque d'eau est un miroir. Un bout de tôle polie c'est un miroir. Donc on dessine le cadre du miroir. De

l'invisible de la pensée au visible de l'objet. On essaie de donner la parole à la matière, on s'efface devant elle par le dessin.

La matière est traversée d'illusions et de réalités. Quand on veut aller au cœur on s'affronte à cette complexité. Mais alors qu'est-ce qui est remis en question à travers cette éclipse de l'objet ?

Pour donner la parole au verre en tant que matériau, j'ai eu envie de confronter cet alphabet aux quatre techniques essentielles du verre : le soufflage, le bombage, le verre à la flamme et la pâte de verre. Ce qui est sûr, c'est qu'avec le support et la complicité des lettres, j'explore un répertoire formel auquel je rêve depuis longtemps. Et que je n'ai jamais réussi à approcher à travers les objets. Mais là... Oui... Et je ne me suis plus posé la question, si j'avais le droit, pas le droit. J'y suis allé. J'y vois des développements infinis. Il y a dans ces lettres du dedans, du dehors. On peut les faire tourner à 360 degrés et on voit 360 fois autre chose. Après l'exposition, je vais peut-être commencer à écrire quelques mots... Ils n'écrivent pas beaucoup les designers. Faire un alphabet dans le musée des bousillés et des encriers revanche... c'est intéressant, non ?

Entretien et introduction
Dominique Sampiero